

Le transfert de l'identité linguistique, culturelle et politique face à la mondialisation

Irena Kristeva
Université de Sofia Saint Kliment Ohridski

Abstract **The transfer of linguistic, cultural and political identity in the face of globalization**

Starting from the premise that, in order to stand the test of globalization, translation is supposed to overcome the “shock of the incomparable”, we will attempt to problematize the identity challenges that stand before translation today. To this end, we will first circumscribe the distinctive features of contemporary babelization which is at the same time linguistic, cultural, and political. We will then try to identify the effects of the “postcolonial turn” on current translational issues. Finally, we will examine the potential triple threat to the transfer of linguistic, cultural, and political identity. Our aim is to prove that the translation of the identity of a linguistic community imposes a political-cultural perspective and not only a sociolinguistic one. The translation should therefore not simply adapt to the foreign language: being culturally, and even ideologically charged, it must be able to transfer the cultural and political specificities of the source text into the target language; but it has to also raise awareness among the foreign public to the problems linked to the constitution of political identity and the consolidation of cultural identity.

Keywords: culture, globalization, identity, language, politics, translation

Introduction

L'étude philologique des œuvres classiques a transformé la traduction en paradigme du transfert de l'identité sémantique de l'original dans une autre langue par la décontextualisation et la recontextualisation de son sens. Par ailleurs, du fait que la

* This study is financed by the European Union-NextGenerationEU, through the National Recovery and Resilience Plan of the Republic of Bulgaria, project SUMMIT BG-RRP-2.004-0008-C01.

« dynamique identitaire » (Boyer 2018, 127) s'associe à la production d'identités par l'activité langagière, l'identité culturelle et l'identité politique émergent des échanges linguistiques. La transposition des unités lexicales d'un texte source, qui vise à engendrer leur sens équivalent dans un texte cible, peut être entravée aussi bien par des différences sémantiques issues de l'identité structurale spécifique des deux langues que par l'incommensurabilité de l'identité culturelle et de l'identité politique des deux communautés linguistiques.

Le temps historique impose ses valeurs aux modes de traduire. Les notions mêmes de traduction correcte ou de traduction fidèle sont tributaires du degré de leur implantation dans les pratiques sociétares. La sélection des textes à traduire tout comme la rédaction et la réception de leurs traductions sont régies par les dispositifs réglementaires des communautés linguistiques à une époque donnée. L'équivalence conforme à l'assujettissement de la traduction aux normes en vigueur témoigne de la subordination des transferts culturels et politiques à la langue-culture cible. Elle s'insère dans un contexte qui prédéfinit ses caractéristiques en fonction des attitudes et des *habitus* prévalant dans une communauté linguistique. En ce sens, il n'existe pas de traductions idéologiquement neutres, négligeant le système de valeurs de la langue cible. La question des normes se révèle à ce point cruciale pour l'activité traductrice entendue comme une activité sociale ancrée dans une culture. Définies dans la dialectique de l'*adéquation* et de l'*acceptabilité* (Toury 1998, 15–20), les normes rappellent au traducteur ce qu'on attend de lui. Le traducteur, pour sa part, peut décider de s'y conformer ou de les enfreindre : les normes intériorisées conduisent à l'adaptation du texte traduit aux conventions de la langue-culture cible ; leur transgression consciente résulte, en revanche, de la solution non conventionnelle d'un problème traductif. En effet, quand « on maintient l'identité du signifiant comme manifestation de l'identité du signifié [...] l'équivoque devient la norme du langage, et l'on blesse au cœur le principe de non-contradiction » (Cassin 2016, 117).

Nous allons donc chercher à problématiser les défis identitaires qui pèsent sur la traduction de nos jours, à savoir

l'identité linguistique menacée par le *globish*, l'identité culturelle liée à l'incommensurabilité des cultures et l'identité politique associée à la langue. À cette fin, nous envisageons d'explicitier d'abord les tenants et les aboutissants de la situation post-babélienne actuelle. Nous allons tenter ensuite de démontrer à travers « le tournant postcolonial » (Bassnett and Trivedi 1999, 13) que la traduction sensibilise à la constitution de l'identité politique et à la consolidation de l'identité culturelle. Nous voudrions faire ressortir enfin le triple danger pour le transfert des trois identités constitutives d'une communauté (l'identité linguistique, l'identité culturelle et l'identité politique), qui émane de l'explicitation du non-dit, de la réécriture adaptative et de l'intertextualité ignorée (Cordonnier 1995, 172–186). Tout cela nous permettra de prouver que comme la traduction subit l'impact des conventions historiques, balisées par le « choc de l'incomparable » (Détienne 2000, 44), surmonter ce choc devient la condition *sine qua non* pour passer l'épreuve de la mondialisation.

1. Babelisation vs mondialisation

La parabole biblique pose la Tour de Babel comme le symbole de l'état de l'humanité d'avant son entrée dans l'histoire. Son effondrement la transforme en symbole de la perte de la transparence entre les signes et les choses. Pour punir les hommes de leur arrogance et de leurs ambitions excessives, Dieu déconstruit la langue et confronte les incommensurabilités. Son « châtiment exemplaire démotive le signe et, ce faisant, le réduit à n'être plus que le produit d'une pure convention, déclenchant ainsi la prolifération des langues » (Hagège 1986, 146). Aussi « le péché de Babel » expose-t-il non pas « seulement la différence qualitative (perfection/imperfection), mais également la différence quantitative (un/multiple) » (Rosier-Catach 2016, 77). Du point de vue linguistique, Babel marque les fruits de son effondrement – les langues naturelles – par la langue édénique originelle (Zumthor 1995, 96–97). Du point de vue théologique, il problématise l'unité religieuse et la fragilité de la création humaine. Du point de vue technologique, il souligne la précarité de toute construction. Du point de vue culturel, il implique la

migration des peuples, qui stimule le contact des cultures et des civilisations.

La décomposition de la cité unie des hommes en une multitude de langues-cultures lance un défi à la compréhension : « Babel ne signifie rien d'autre que l'éclatement originel [...] qui donne naissance aux langues » (Goldschmidt 2009, 28). Dieu sème la confusion entre les hommes qui parlent une langue unique en même temps qu'il disperse les langues dont la multiplicité détermine dans une grande mesure l'impératif du traduire. Babel révèle donc le paradoxe de l'établissement d'une loi qui prescrit et interdit d'emblée la traduction (Derrida 1987, 234). D'une part, la pluralité linguistique qu'il engendre suscite le besoin de traduire : à force de comprendre et d'accepter l'affrontement de l'autre, le plurilinguisme apparaît non seulement comme un obstacle à la traduction, mais aussi comme sa raison d'être. D'autre part, en déclenchant le désordre linguistique, Babel met fin au fantasme de la langue unique et associe l'impossibilité de traduire à l'intraduisibilité des langues, présumée par leur variété.

Et pourtant, l'homme a toujours aspiré à une langue supprimant la distance entre les mots et les choses, la forme et le sens, une langue parfaite parce qu'absolue. Cette langue commune se transforme ultérieurement en archétype de concepts tels que « le pur langage » (Benjamin 2000, 142–165) ou « la langue parfaite » (Eco 1994). Pour certains, la langue universelle ressemble davantage « au génie secret des langues de la Pentecôte et de la Langue des Oiseaux, qu'aux formules d'une langue a priori » (Eco 1994, 390). D'aucuns estiment que la langue originelle fut l'hébreu. D'autres pensent que la langue mère de la plupart des langues indo-européennes, fut le sanscrit. Franz Bopp consacra toute sa vie à la quête de la langue primordiale qui destitua l'hébreu de sa position : « Mais le sanscrit n'a pas seulement apporté une légitimité scientifique aux essais comparatifs antérieurs en autorisant l'invention de l'aire indo-européenne. La langue des Veda fournit également à certains savants un support onirique à leur soif romantique des origines » (Olender 1989, 22–23). À l'époque hellénistique, le grec fut la *κοινή*. Au Moyen âge, le latin devint la *lingua franca*. Aux Temps modernes, les esprits éclairés de Gottfried Wilhelm

Leibnitz, de Jules Henri Poincaré et d'André-Marie Ampère furent possédés par le fantasme de la langue unique dont la poursuite jouait un rôle fondamental dans la circonscription de l'espace européen et la formation de l'identité culturelle européenne. À la fin du XIX et au cours de la première moitié du XX siècle *l'esperanto* (1887) du polonais Ludwig Zamenhof et le *novial* (1928) du danois Otto Jespersen tentèrent d'imposer les langues artificielles pour épargner l'apprentissage des langues étrangères, et par conséquent, éliminer la nécessité de traduire. Aujourd'hui, la prétention d'universalité est incarnée par le *globish*. Mis au service de la communication superficielle, celui-ci est devenu l'antipode des langues ontologiquement supérieures, capables de transmettre la pensée en profondeur, de « dire l'être » (Heidegger 1966, 93). On peut se demander alors si le *globish* ne serait pas une projection négative de la langue unique des constructeurs de la Tour de Babel ou une variante caricaturale de la langue du Paradis.

La société globalisée impose des modèles de savoir, de vision du monde, de mode de vie, de langue : « L'anglais est désormais partout. Non parce qu'il est une langue *économique* dans ses moyens, mais, comme dirait La Palice, parce qu'il est partout, c'est-à-dire qu'il est la langue de ceux qui mènent temporairement l'économie » (Marcel 1998, 23). Le fait qu'on traduit beaucoup de l'anglais et peu vers l'anglais¹ permet de voir l'« une des retombées de la mondialisation dans le domaine linguistique, la domination de l'anglais entouré de quelques langues supercentrales » (Calvet 2007, 56) qui « gravitent » autour de cette langue hypercentrale (Calvet 2007, 46). Selon la hiérarchie des langues naturelles dressée par Abram de Swaan (2001), l'anglais est la seule langue hypercentrale ; les langues des puissances coloniales comme l'arabe, le chinois, le français, l'allemand, l'hindi, le japonais, le malais, le portugais, le russe, l'espagnol, le swahili et le turc sont des langues supercentrales ; il existe une centaine de langues centrales ; 98 % des langues naturelles sont périphériques.

À côté de certains aspects positifs incontestables comme le développement des technologies d'information et de communication, la diffusion rapide des nouvelles et des produits, la meilleure culture générale des lecteurs potentiels, la

mondialisation présente beaucoup d'écueils. Elle anéantit la variation linguistique, détruit la différence des langues. En annihilant la pluralité des langues, elle conduit à l'appauvrissement culturel. En abolissant la multiplicité linguistique, elle tend à étouffer la traduction. D'une part, la traduction s'oppose à la mondialisation pour autant qu'elle contribue à maintenir la diversité au sein d'une homogénéisation linguistique croissante. D'autre part, la mondialisation s'institue comme une nécessité pragmatique parce qu'elle permet à toute information de parvenir sans tarder jusqu'aux communautés les plus périphériques.

En tant qu'essentiellement culturelle, la mondialisation contemporaine (Wolton 2010, 15) est destinée à cohabiter avec la babélisation (Oustinoff 2011b, 9–24) qui, malgré la domination écrasante du *globish*, témoigne de l'hétérogénéisation linguistique et du droit de préférence de la langue de communication. La traduction, qui promet la réconciliation post-babélienne des langues et vise à restaurer leur entente perdue, se porte garante de la liberté de ce choix. Malgré les difficultés et les imperfections qu'elle suppose, elle reste une médiatrice indispensable dans les échanges interlinguistiques et les transferts interculturels : « La mémoire des écrivains et des lecteurs est désormais un territoire babélique, où résonnent ensemble des textes venus de près ou de loin, des langues multiples (même si elle les retient en traduction) » (Pradeau et Samoyault 2005, 97).

La survie des langues-cultures dépend donc de leur aptitude à surmonter leur rigidité, leur autosuffisance, leur « autoréférentialité » (Hermans 1999, 59), et à communiquer avec d'autres langues-cultures. Les échanges interculturels impliquent le respect des différences culturelles et leur considération comme une possibilité pour enrichir la propre culture à travers la traduction. La traduction interagit synchroniquement et diachroniquement avec les œuvres d'une langue-culture et s'y insère par leur contextualisation et leur inscription dans sa tradition. Somme toute, dans la situation post-babélienne, elle devient le point d'intersection de trois Babel dont les retombées traductives sont incontestables : « [l]e babel des langues dans lequel se débat l'indispensable traduction [...],

le babel de l'éducation et de la formation, ce centre opaque de la lecture cultivée [...], le babel politique du globe, qui atteint souvent si douloureusement l'actualité littéraire » (Schlanger 2005, 96–97). Du reste, dans le monde actuel, « de plus en plus menacé par les conflits d'ordre culturel et identitaire, il ne s'agit pas seulement de connaître la langue de l'autre, mais de la comprendre de l'intérieur, dans son *altérité* » (Oustinoff 2011a, 164).

2. Le tournant postcolonial

Quels sont les problèmes qui se posent à la traduction quand les visions du monde de la langue source et de la langue cible sont éloignées ou incomparables, incommensurables ou impartageables ; quand les deux traditions présentent des divergences substantielles à tel point que la compréhension partagée des mondes de l'original et de la traduction devient incertaine ? Cette question acquiert une importance capitale dans la traduction postcoloniale.

Quand il se heurte aux spécificités culturelles ou politiques du texte source, le traducteur averti est conscient qu'il doit tester la tolérance de la langue cible et sa disposition à accepter des formes transgressant ses normes. « Le dépassement des usages linguistiques habituels et la reformulation de la propre langue à travers la traduction ne sont nullement faciles et prévisibles, mais dépendent dans une grande mesure de l'aptitude de la langue cible à se soumettre à la force transformatrice de la langue source » (Kristeva 2019, 154). Formes hiérarchiques d'un système sémiotique, les usages linguistiques supposent des rapports de force puisque la langue, à tout moment historique, est une conjoncture de formes fondamentales qui l'ont emporté sur les formes mineures (Venuti 1998, 10). La position dominante d'une forme n'est pas garantie une fois pour toutes : elle peut être renversée par les variations linguistiques (les dialectes, les jargons, les idiolectes, etc.). Cette constatation conduit, d'une part, à l'aspiration à adapter les textes des peuples colonisés au paradigme culturel du colonisateur, et de l'autre, à la sélection de textes qui pourraient renforcer le sentiment national des anciens colonisés.

En révélant les asymétries qui structurent les relations interculturelles au cours des siècles (Venuti 1998, 158), la traduction se place dans la logique coloniale résiduelle qui se manifeste principalement dans le désir du colonisateur d'asservir le colonisé, voire de supprimer son identité. Les traductions vers la langue du colonisateur constituent l'une des manifestations de la domination impériale : à ce titre, l'histoire de l'Inde coloniale a été réécrite dans la clé « civilisatrice » du colonisateur (Niranjana 2002, 55–76). Le colonisé, pour sa part, résiste à cet élan assimilateur. Dans les relations entre centre et périphérie de nos jours, la prise de position favorise plutôt la défense de la cause nationale. La traduction devient le symptôme du désir d'une réécriture postcoloniale de l'histoire : les traducteurs orientaux « s'approprient » pour ainsi dire les œuvres occidentales, en leur attribuant de nouvelles significations importantes pour leurs contextes nationaux. L'essentiel en l'occurrence n'est pas la tension entre la naturalisation et l'exotisation, mais la tentative de surmonter l'hégémonie culturelle du colonisateur. Le dépassement postcolonial des usages linguistiques confirme d'ailleurs que l'« activité traductrice en effet, dans les individus comme dans les groupes, émane d'inquiétudes existentielles relatives à la perception de leur identité » (Zumthor 1995, 205). Pour le colonisé, il est fondamental de protéger son identité culturelle et de faire face au colonisateur, y compris au prix de l'assimilation des œuvres de celui-ci. Le « tournant postcolonial » bouleverse les préceptes de la visée éthique de la traduction (Berman 1999, 73–78), à savoir la prise en considération de l'étrangéité et sa mise à l'épreuve (Berman 1984).

La traduction devient alors envisageable comme une métaphore de l'écriture postcoloniale et l'écriture postcoloniale comme une forme de traduction (Tymoczko 1999, 20–21). Engagée dans la voie des transferts culturels, politiques et idéologiques, la traduction postcoloniale met en jeu les rapports complexes entre la langue du colonisateur et la langue du colonisé, toutes les deux impliquées par la littérature postcoloniale. L'écrivain postcolonial vit dans hétéroglossie ; il traduit et s'autotraduit. L'hétérolinguisme, « indice de l'énonciation spécifique de la traduction et pierre angulaire d'une éthique du traduire » (Suchet 2014, 217), amène à penser la

traduction autrement. Il dénaturalise la langue, fait éclater ses frontières, fait « voler en éclats le mythe de la “Langue saussurienne une et indivisible” » (Suchet 2014, 18).

Voilà quelques œuvres postcoloniales significatives à ce propos. Rédigées en français, bien qu'en tant que descendant d'intellectuels notables leur auteur maîtrise l'arabe classique à la perfection, les romans *Talismano* (1979) et *Phantasia* (1986) du tunisien Abdelwahab Meddeb offrent des exemples d'hybridation culturelle intentionnelle : « J'écris en français, mais je me situe dans la culture arabe classique » (Meddeb, cité in Dejeux 1982, 87). L'une des « immortelles » de l'Académie française, l'algérienne Assia Djébar, inverse le sens de l'interférence de la langue « faible » du colonisé à la langue « forte » du colonisateur. Dans *L'Amour, la fantasia* (1985), cristallise la dimension intime de son choix de thématiser l'hétérolinguisme, en écrivant dans « la langue de l'ennemi » (Mehrez 1992, 124). Ce parti pris est déterminé tant par la volonté de décloisonnement, d'interpénétration linguistique et de syncrétisme déterritorialisant que par l'identité rhizomatique (Deleuze et Guattari 1980, 3) de l'écrivaine. L'affrontement entre le français arabisé des témoignages oraux des algériennes analphabètes et le français hexagonal des colonisateurs valorise le français créolisé de Djébar, en rejetant le discours dominant. Un autre académicien, le libanais Amin Maalouf, en s'inspirant d'un fait historique, construit lui aussi l'intrigue de son roman *Le Rocher de Tanios* (1993) autour de la quête identitaire. L'originalité de son écriture découle dans une grande mesure de la contamination de la langue française par l'humour libanais. Maalouf ne perd pas du reste l'occasion pour revendiquer son « identité métisse » et son « écriture métisse » (Solon 2012, 177).

La traduction postcoloniale partage les difficultés identitaires de la littérature postcoloniale, reflétées dans l'hybridation linguistique, culturelle et idéologique :

Art de l'imaginaire, dans ce sens la traduction est une véritable opération de créolisation, désormais une pratique nouvelle et imparable du précieux métissage culturel. Art du croisement des métissages aspirant à la totalité-monde, art du vertige et de la salutaire errance, la traduction s'inscrit ainsi et de plus en plus dans la multiplicité de notre monde. [...] Art de la

fugue d'une langue à l'autre, sans que la première s'efface, sans que la seconde renonce à se présenter. (Glissant 1996, 36)

Or, considérées comme des langues mineures par rapport aux langues majeures, la soumission, voire la mutation qu'impose la traduction aux langues vernaculaires des anciennes colonies paraît plus probable que l'inverse. Somme toute, au sein des langues périphériques et supercentrales se manifestent des tendances et des influences asymétriques, propres à la culture contemporaine.

3. (In)traduisibilité de l'identité culturelle et politique

L'identité culturelle et politique jette un défi au traducteur. Comment transmettre les *realia*, les culturèmes, les identitèmes, les allusions politiques qui risquent de ne pas être compris par un lecteur qui n'est pas familier avec la culture source ? Attendu que chaque langue-culture a ses propres expressions idiomatiques figées justifie leur mise en place dans une perspective politico-culturelle et non seulement sociolinguistique. La traduction est évaluée, en fonction d'une culture, au sens large du terme qui inclut plusieurs aspects, y compris les aspects actuels que le texte source transmet. Il devient essentiel que toute construction figurative soit véritablement entendue dans sa signification communicative pour ne pas risquer d'utiliser sa correspondance directe dans la langue cible, ce qui produirait une traduction erronée (Faini 2004, 103).

Le traitement du « fonds culturel » (Romney 1984, 267) demande d'appliquer le critère de commensurabilité ou « d'équivalence approximative » (Lakoff 1990, 322) comme condition d'adéquation. La traduction réussie dépend non seulement de la compétence linguistique du traducteur, mais aussi de sa capacité de rendre, dans la langue cible, les références culturelles et politiques du texte source. La « dialectique de la Personne » (Peeters 1999, 68) y joue un rôle de premier plan car elle structure l'identité. Normalement, quand il est censé transmettre l'identité culturelle ou politique, le traducteur opte soit pour l'*équivalence* soit pour l'*adaptation* privilégiant toutes les deux la culture cible, étant donné qu'elles

correspondent à l'horizon du lecteur et/ou des autorités publiques. Elles sont des marques de l'orientation ethnocentrique de la traduction et de la sous-estimation de la « dynamique identitaire » du texte source. L'ethnocentrisme vise à atteindre assurément une meilleure lisibilité, mais en même temps, il tend à déformer l'original pour l'adapter aux attentes des récepteurs de sa traduction.

La traduction peut alors être envisagée comme « un acte de réappropriation, de recentration identitaire » (Brisset 1990, 265). On recourt à la traduction identitaire² lorsque les « défaillances du code récepteur concernent [...] des rapports qui par exemple informent sur l'individualité, la position sociale, la région d'origine des locuteurs » (Brisset 1990, 260). Dans ces cas-là, le traducteur hésite inévitablement entre la transmission et la neutralisation de l'effet de l'original. En général, le traducteur prend en considération l'horizon d'un lecteur qui s'attend à retrouver dans le texte cible le langage auquel il est habitué.

Le transfert de l'identité culturelle et politique est menacé par trois dangers potentiels : l'*explicitation du non-dit*, la *réécriture* et l'*intertextualité*. Il incombe au traducteur de « décider s'il faut laisser telles quelles les références aux divers aspects culturels qu'il rencontre ou les transporter en les acclimatant. Son choix dépendra dans une grande mesure du public auquel il destine sa traduction » (Romney 1984, 267), mais aussi de la tradition littéraire et du contexte politique de sa langue-culture. L'explicitation de ce qui est inscrit implicitement ou explicitement dans l'original constitue un problème bidimensionnel : d'une part, il existe le risque de substituer les références culturelles et politiques par des équivalents en fonction du parti pris subjectif du traducteur ; d'autre part, celui-ci tend à expliciter le non-dit. La sous-estimation de l'horizon culturel et politique du lecteur conduit à des déformations du texte cible. Naturellement, le transfert est toujours partiel et incomplet, mais cela n'impose pas nécessairement la compensation des références perdues dans la traduction. Le non-dit est une caractéristique intrinsèque au langage et non pas à la traduction : « Il y a une part de non-dit dans le langage, soit qui provient d'une volonté de manier le secret, soit qui correspond à l'évidence de l'expérience partagée, et supposée commune à tous

les membres d'une communauté donnée » (Cordonnier 1995, 174). En ce sens, on ne peut pas s'attendre au même niveau de compétence culturelle ou politique des lecteurs du même texte en version originale et en traduction. Cela ne veut pas dire « abaisser » le texte source au niveau de ses récepteurs éventuels dans la culture cible, en le privant de toutes les traces de son altérité, y compris les allusions politiques, mais s'efforcer de les rendre de la manière la plus appropriée avec une perte minimum d'effets. La réécriture du texte source est associée à l'explicitation du non-dit qui peut être partagé par la majorité d'une communauté linguistique ou n'être accessible qu'à des *happy few*. La révélation du sens global de l'original implique tant le travail linguistique que le travail sur l'intertextualité comme partie inhérente du sens.

Le dépistage des connotations sous-jacentes acquiert une grande importance dans la traduction des singularités identitaires et culturelles. Dans une langue-culture, il existe plusieurs niveaux d'implicites, et donc, plusieurs lectures possibles de tout texte. Il ne faut pas en déduire cependant que les références culturelles et politiques cachées dans les œuvres d'une riche intertextualité sont transparentes pour tout le monde. Cela pousse certains traducteurs à clarifier et à expliciter l'implicite. La façon la plus facile de traiter l'intertextualité est le recours à des notes et à des commentaires, la rédaction des avant-propos et des postfaces élucidant les éléments clés pour la compréhension de l'original. Il est bien plus difficile de l'inscrire dans la traduction elle-même afin d'inciter le lecteur à élargir ses connaissances sur la langue-culture étrangère et à synchroniser son horizon d'attente avec celui de l'auteur du texte source. Quand le traducteur arrive à « replier tous les sens sous le mot » (Vegliante 2019, 142–144 min), il n'a pas besoin de note : la note devient à ce point une paraphrase inutile. Chaque terme acquiert alors une condensation extrême, s'enrichit de connotations, se charge de significations afin de donner de l'espace à l'imagination du lecteur.

4. Conclusion

La traduction exige un travail linguistique dans l'objectif de rendre explicite le sens porté par le texte. À cette fin, elle ne

doit pas purement et simplement s'adapter à la langue étrangère. Étant culturellement chargée, elle est orientée vers un public curieux de lire et d'apprendre des choses sur le mode de vie d'autrui sans désirer pour autant l'adopter. La civilisation occidentale est habituée à l'expansion de ses paradigmes sans être encline à accepter ceux du Tiers monde. Dans un tel contexte, le traducteur tend facilement et inconsciemment à rendre conforme au paradigme de sa propre langue « forte » un texte rédigé dans une langue « faible ». Avec l'appropriation de la méthode des belles infidèles, le français en fut, historiquement parlant, un exemple représentatif. Renforcée de plus en plus aujourd'hui, cette tendance a deux conséquences fâcheuses : « [l]e lecteur est placé sous tutelle, privé de son droit à la connaissance, et [...] le traducteur est privé de l'invention que suscite le désir de la faire connaître. Les deux herméneutiques sont profondément dépendantes du jeu des possibilités sociales » (Bollack 1992, 42).

Le futur de la traduction demeure toutefois incertain. Serait-elle destinée à disparaître à cause du globish qui détruira tout effort de traduire avec la prétention de retourner à la situation pré-babélique ? Ou bien saurait-elle s'insérer dans l'entre-langues et traverser l'entre-mondes grâce au traducteur – le médiateur, le passeur, le tiers inclus – dont la tâche consiste à réconcilier les langues dans la situation post-babélique ? Or, bien que l'histoire de l'humanité n'ait jamais connue une langue plus diffusée que le globish, le monolinguisme est limitatif et appauvrissant. La traduction, qui favorise les échanges interlinguistiques et les transferts interculturels, devient en revanche la gageure de la survie du plurilinguisme et du multiculturalisme.

NOTES

¹ En 2010, 55–60% de toutes les traductions du marché mondial sont réalisées depuis l'anglais ; 10 % depuis le français et l'allemand ; 1–3 % depuis l'espagnol, l'italien et le russe ; moins d'1 % depuis le chinois, l'hindi, le japonais, le malais, le swahili, le turc et l'arabe (Heilbronn 2010).

² Le rapport à l'autre donne lieu à trois modalités de traduction : *iconoclaste*, *perlocutoire* et *identitaire* (Brisset 1990, 35).

REFERENCES

- Bassnett, Susan and Harish Trivedi (eds.). 1999. *Postcolonial Translation: Theory and Practice*. London and New York: Routledge.
- Benjamin, Walter. 2000 [1921]. « La tâche du traducteur. » Traduit par Maurice de Gandillac. In *Œuvres de Walter Benjamin*, tome I, 142-165. Paris: Gallimard.
- Berman, Antoine. 1984. *L'épreuve de l'étranger*. Paris : Gallimard.
- Berman, Antoine. 1999. *La traduction et la lettre ou l'Auberge du lointain*. Paris : Seuil.
- Bollack, Jean. 1992. « Arrêt sur le sens. » *L'âne* 50 : 40-46.
- Boyer, Henri. 2018. « L'ère de la patrimonialisation ? Les identitèemes : construction et célébration. » *EISH. Études interdisciplinaires en sciences humaines* 5 : 127-143.
- Brisset, Annie. 1990. *Sociocritique de la traduction*. Québec : Les Éditions du Préambule.
- Calvet, Louis-Jean. 2007. « La mondialisation au filtre des traductions. » *Hermès* 49 : 45-57.
- Cassin, Barbara. 2016. *Éloge de la traduction. Compliquer l'universel*. Paris : Fayard.
- Cordonnier, Jean-Louis. 1995. *Traduction et culture*. Paris : Hatier.
- Dejeux, Jean. 1982. *Situation de la littérature maghrébine de langue française*. Alger : OPU.
- Deleuze, Gilles et Félix Guattari. 1980. *Mille plateaux*. Paris : Minuit.
- Derrida, Jacques. 1987. *Psyché. Invention de l'autre*. Paris : Galilée.
- Détienne, Marcel. 2000. *Comparer l'incomparable*. Paris : Seuil.
- Eco, Umberto. 1994 [1993]. *La recherche de la langue parfaite*. Traduit par Jean-Paul Manganaro. Paris : Seuil.

- Faini, Paola. 2004. *Tradurre. Dalla teoria alla pratica*. Roma: Carocci.
- Glissant, Édouard. 1996. *Introduction à une poétique du divers*. Paris: Gallimard.
- Goldschmidt, Georges-Arthur. 2009. *À l'insu de Babel*. Paris : CNRS Éditions.
- Hagège, Claude. 1986. *L'homme de paroles. Contribution linguistique aux sciences humaines*. Paris : Gallimard.
- Heidegger, Martin. 1966 [1947]. « Lettre sur l'humanisme. » Traduit par Roger Munier. In *Questions III* de Martin Heidegger, 67-127. Paris: Gallimard.
- Heilbron, Johan. 2010. « Structure and Dynamics of the World System of Translation. UNESCO ». In *International Symposium « Translation and Cultural Mediation »*, February 22-23.
- Hermans, Theo. 1999. « Translation and normativity. » In *Translation and Norms*, edited by Christina Schaeffner; 50-71. Clevedon : Multilingual Matters.
- Kristeva, Irena. 2015. « Le rôle de la traduction dans la constitution de la prose fondamentale bulgare. » *Tcontre. Teoria, Testo, Traduzione* 3 : 125-140.
- Kristeva, Irena. 2019 « Traduire en transparence : génétique d'une version du poème *Dunja* de Giuseppe Ungaretti. » *Meta : journal des traducteurs* 64, 1 : 145–164.
- Lakoff, George. 1990. *Women, Fire and Dangerous Things: What Categories Reveal about the Mind*. Chicago : University of Chicago Press.
- Marcel, Jean. 1998. « Fractions de pensées sur la beauté des langues. » *Revue d'esthétique* 33 : 21-26.
- Mehrez, Samia. 1992. « Translation and the postcolonial experience: The francophone North African text. » In *Rethinking translation: Discourse, subjectivity, ideology*, edited by Lawrence Venuti, 120-138. London and New York: Routledge.
- Niranjana, Tejaswini. 2002. « Translation as a Disruption. » In *Translation, Text and Theory. The Paradigm of India*, edited by

Rukmini Bhaya Nair, 55-76. New Delhi & London: SAGE Publications.

Olender, Maurice. 1989. *Les langues du Paradis. Aryens et Sémites : un couple providentiel*. Paris : Gallimard/Seuil.

Oustinoff, Michaël. 2011a. *Traduire et communiquer à l'heure de la mondialisation*. Paris : CNRS Éditions.

Oustinoff, Michaël (ed.). 2011b. *Traduction et mondialisation*. Paris : CNRS Éditions.

Peeters, Jean. 1999. *La médiation de l'étranger. Une sociolinguistique de la traduction*. Arras : Artois Presses Université.

Pergnier, Maurice. 1990. « Comment dénaturer une traduction. » *Meta : journal des traducteurs* 35(1) : 219-225.

Pradeau, Christophe & Tiphaine Samoyault (eds.). 2005. *Où est la littérature mondiale ?* Paris : Presses Universitaires de Vincennes.

Ricœur, Paul. 2004. *Sur la traduction*. Paris : Bayard.

Romney, Claude. 1984. « Problèmes culturels de la traduction d'*Alice in Wonderland* en français. » *Meta : journal des traducteurs* 29(3) : 267-280.

Rosier-Catach, Irène. 2016. « Babel : le péché linguistique originel ? » In *Adam, la nature humaine, avant et après : Épistémologie de la Chute*, sous la direction de Irène Rosier-Catach et Gianluca Briguglia, 63-86. Paris : Éditions de la Sorbonne.

Solon, Pascale. 2012. « Écrire l'interculturalité : l'exemple de l'écrivain francophone Amin Maalouf. » In *Les littératures africaines de langue française à l'époque de la postmodernité : Etat des lieux et perspectives de la recherche*, sous la direction de Hans Lüsebrink et Katharina Städtler, 163-177. Oberhausen : ATHENA-Verlag.

Suchet, Myriam. 2014. *L'imaginaire hétérolingue : Ce que nous apprennent les textes à la croisée des langues*. Paris: Classiques Garnier.

Swaan, Abram de. 2001. *Words of the World*. Malden (MA): Polity Press.

Toury, Gideon. 1998. « A Handful of Paragraphs on “Translation” and “Norms”. » *Language and Society* V (1-2): 10-31.

Vegliante, Jean-Charles. 2019. « Tradurre Dante oggi. » *Seminario di Traduzione Letteraria. Università di Trento*. Conferenza di 5 marzo, consulté le 23 janvier 2022. <https://www.youtube.com/watch?v=K1rpv8wJeCo>

Venuti, Lawrence. 1998. *The Scandals of Translation: Towards an Ethics of Difference*. London and New York : Routledge.

Wolton, Dominique. 2010. « Mondialisation, diversité culturelle, démocratie. » *Synergies Brésil* 1 : 13-20.

Zumthor, Paul. 1995. *Babel ou l'inachèvement*. Paris : Seuil.

Irena Kristeva est professeure au Département d'études romanes de l'Université de Sofia où elle enseigne la théorie de la traduction et la littérature française. Elle est titulaire d'un doctorat de sémiologie, délivré par l'Université Paris Diderot, et d'un doctorat d'État de traductologie, soutenu à l'Université de Sofia. Elle est l'auteure de plusieurs monographies, notamment *Pascal Quignard : la fascination du fragmentaire* (2008), *Pour comprendre la traduction* (2009), *Les Métamorphoses d'Hermès* (en bulgare, 2015), *Détours de Babel* (en bulgare, 2017), et de nombreux articles publiés dans les revues internationales *Semiotica*, *Meta: Journal des traducteurs*, *French Cultural Studies*, *Cédille*, *Meta: Research in Hermeneutics, Phenomenology, and Practical Philosophy*, *Parallèles*, *Ticontré* etc. Elle est traductrice du français et de l'italien ; elle est membre de la Société française de Traductologie (SoFT) et auditrice libre de l'association Espace Analytique. Dame de l'Ordre de Saint Sylvestre.

Address:

Irena KRISTEVA
Department of Romance Studies
Faculty of Classical and Modern Philology
Sofia University Saint Kliment Ohridski
15 Tsar Osvoboditel Blvd.
1504 Sofia, Bulgaria
Email: krustevagr@uni-sofia.bg